

culbute à la rue de Picpus où il partageait avec son frère un petit logement.

Dans cette course longue et difficile il avait repris un peu de sang-froid. Voulant éviter un sermon de Victor il rentra sans bruit, posa sa trouvaille sur une table, se déshabilla et se glissa dans son lit.

Le contremaître, fatigué par le travail du jour et s'étant couché tard, après être allé prendre rue de l'École-de-Médecine chez Paul Lantier des nouvelles de la jeune fille sauvée par eux au pont de Berey, ne se réveilla pas.

VIII

Quelques jours s'étaient écoulés depuis la visite faite par Pascal à sa belle-sœur, madame veuve Bertin, à « l'Hôtel de la Marine, » à Romilly.

Malgré les froids persistants Marguerite, dont la vie avait désormais un but, s'était promptement rétablie.

Jovelet ne la quittait pas et lui obéissait passivement, mais elle se disait, non sans raison, que les recherches faites avec indifférence par un salarié ne pouvaient guère aboutir au résultat qu'elle espérait. Elle souhaitait ardemment agir elle-même, chercher, questionner, multiplier ses démarches, prodiguer l'or... Le jour où elle retrouverait la trace de l'enfant perdue, qu'elle ne connaissait pas et qu'elle adorait, serait le plus beau jour de sa vie.

Le médecin déclara qu'il n'existait plus aucun danger, et que la convalescence était arrivée à une période qui permettait d'agir. Il ajouta que les plus grands ménagements restaient néanmoins nécessaires.

Marguerite comptait bien se ménager, car elle voulait vivre, vivre pour sa fille, mais elle voulait aussi se livrer sans retard à sa tâche sainte et commencer les démarches qui devaient, croyait-elle, la conduire au but.

Jovelet, on s'en souvient peut-être, était allé au château de Viry-sur-Seine questionner les domestiques de feu Robert Vallerand. Il avait su qu'ils ignoraient la direction prise par Ursule Sollier, mais que la dame de confiance avait laissé au château des malles, et qu'elle devait écrire pour se les faire expédier.

Ce détail ne pouvait manquer de frapper Marguerite. Si Ursule écrivait on saurait son adresse, et par elle on arriverait à Renée. Peut-être avait-elle écrit déjà...

Le jour où nous conduisons de nouveau nos lecteurs à l'Hôtel de la Marine, onze heures et demie du matin venaient de sonner.

Marguerite, après avoir déjeuné solidement pour reprendre des forces, s'habillait de manière à braver le froid rigoureux et s'appêtait à s'installer dans un coupé qui, muni de boules d'eau chaude et de fourrures épaisses, attendait devant la porte. La pauvre mère, malgré sa faiblesse encore très grande, voulait commencer son enquête.

— Où allons-nous, madame ? lui demanda Jovelet.

— Au château de Viry...

Jovelet transmit cet ordre au cocher, monta sur le siège à côté de lui, et la voiture partit.

Arrivée à Viry-sur-Seine, Marguerite fut frappée de l'apparence de morne tristesse prise par l'habitation depuis la mort de Robert Vallerand. Elle dit à Jovelet de l'annoncer à l'homme qui avait été nommé gardien des scellés.

Le mari et la femme, maintenus provisoirement au château,

continuaient à se demander ce qu'ils deviendraient lorsque les affaires seraient terminées.

Claude reconnut en Jovelet le quémandeur de renseignements qui s'était montré généreux, et l'accueillit par conséquent à merveille.

— Sans doute, monsieur, lui dit-il, vous venez savoir si nous avons reçu des nouvelles de madame Ursule Sollier ?

— Une dame dont je suis l'intendant désire causer avec vous... répliqua Jovelet. Je vous prie donc de faire ouvrir la grille pour laisser entrer la voiture, afin que ma maîtresse, qui est convalescente, ne risque point de prendre froid en traversant la cour à pied...

— A l'instant, monsieur... fit Claude très empressé, la maîtresse, selon lui, devant être plus généreuse encore que l'intendant.

Et il envoya Françoise ouvrir la grille. Le coupé vint s'arrêter devant les marches du perron. Marguerite descendit.

En la voyant les deux domestiques tressaillirent. Ils reconnaissaient la personne qui le jour de la mort de leur maître, et le lendemain de cette mort, était venue au château.

— C'est la dame que l'on a emportée d'ici bien malade... murmura Françoise à l'oreille de son mari.

Ce dernier lui donna un coup de coude pour lui imposer silence.

Madame Bertin, soutenue par Jovelet, montait avec émotion les marches que deux fois déjà elle avait gravies dans de bien douloureuses circonstances.

— C'est vous qui vous nommez Claude, mon ami ? dit Marguerite en s'adressant au serviteur.

— Oui, madame... mais veuillez entrer, je vous prie... Il y a bon feu à l'office... je demande pardon à madame de ne pas la recevoir au salon, mais il y gèle, au salon... Françoise, offre ton bras à madame...

Françoise se hâta d'obéir. Madame Bertin s'appuya sur elle comme elle s'appuyait déjà sur Jovelet, et arriva sans fatigue à l'office où on la conduisait.

Un feu clair et réjouissant brillait en effet dans lâtre. On la fit asseoir auprès de ce feu.

Claude, sa casquette à la main, attendait respectueusement.

— Je suis venue, mon ami, pour vous adresser quelques questions... lui dit Marguerite.

— Aux ordres de madame... Je répondrai de mon mieux, et en toute sincérité...

— Ces questions ont trait à la personne qui remplissait ici, auprès de M. Robert Vallerand, l'emploi de femme de confiance...

— Madame Ursule Sollier ?...

— J'ignorais ce nom... Pour me le rappeler je vais l'écrire...

La veuve prit en effet une note sur une page blanche de son agenda. Elle releva la tête ensuite, et poursuivit en s'adressant à Claude :

— Y a-t-il longtemps, mon ami, que vous êtes au château de Viry-sur-Seine ?

— Six ans, madame... depuis l'époque où M. Robert a acheté le domaine...

— Connaissez-vous auparavant M. Robert ?

— Non, madame...

— Qui vous a fait entrer à son service ?...

— La protection de madame Ursule...

— Cette dame Ursule est-elle du pays ?

— Non, madame, mais elle l'habite depuis longtemps...

— Que faisait-elle ?